

Collection Entr'Actes

Océane Deruaz

Dans la peau d'une ville



Micro Théâtre



Dans la peau d'une ville

Océane Deruaz

Océane Deruaz
Dans la peau d'une ville
Tragédie

ISBN : 979-10-388-0596-5
Collection : Entr' Actes
ISSN : 2109-8697
Dépôt légal : mars 2023

© couverture Ex Æquo
©2023 Tous droits de reproduction, d'adaptation et de
traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays
Toute modification interdite

Éditions Ex Æquo
6 rue des Sybilles
88370 Plombières Les Bains
www.editions-exaequo.com

Préface

J'ai écrit *Dans la peau d'une ville* alors que je sortais à peine de l'adolescence, voilà bientôt dix ans. Je venais de quitter le cocon familial pour me lancer à corps perdu dans une nouvelle vie, loin de tout ce que je connaissais, expérience à la fois grisante et effrayante. Je passais mes journées sur les bancs de la fac, et mes soirées dans une grande salle au parquet grinçant, lieu de tous les possibles, de tous les rêves : mes cours de théâtre.

À cette époque, j'ai rencontré beaucoup de monde. Cela faisait un bien fou d'échanger avec des gens qui avaient les mêmes passions que moi. Un ami, particulièrement, devint rapidement cher à mon cœur : à deux, nous rêvions plus fort. Nos imaginaires se percutaient, se façonnaient, se complétaient, se comprenaient. Petit à petit, nous avons commencé à nous lancer ce que nous appelions tendrement entre nous des « défis poétiques ». Nous propositions sans cesse à l'autre des challenges abracadabrants pour repousser les limites de notre plume toujours plus loin. Sujets loufoques, rimes improbables, mots obligatoires... Rien ne nous arrêta, chaque événement était propice au jeu, aux mélanges des syllabes, des lettres, des mots. C'est donc tout naturellement pour défier ma plume qu'il me suggéra un jour de me glisser dans la peau d'une ville. De vivre mille tourments entre les hanches solides de cette étrange allégorie. Longtemps, j'ai cherché comment rendre justice à l'immensité de cette demande. C'est finalement en la faisant femme que l'histoire me parut la plus sincère. Une femme à la fois forte et frêle, ayant subi trahisons,

désillusions, blessures, et malgré cela parvenant encore à poser un regard bienveillant sur les siens. Une femme capable de pardonner les pires horreurs, les pires douleurs, jusqu'à se perdre elle-même. Une mère, peut-être, tout simplement...

Me glisser dans la peau d'une ville a également eu un avantage non négligeable : mon regard s'en est trouvé considérablement agrandi. Quand on mesure plusieurs centaines de kilomètres², il est nécessaire de prendre de la hauteur ! Je me suis ainsi permis de dépeindre un monde avili par les péchés des hommes, un monde parfois dangereusement proche de la réalité...

Les années ont passé, mes défis poétiques se sont lentement perdus, enfermés bien sagement dans mes dossiers oubliés. Il y a quelques mois, nostalgique, j'ai pris le temps de les redécouvrir. De me replonger dans mes souvenirs de ce temps-là. Et l'envie de les faire revivre s'est emparée de moi. C'est aujourd'hui chose faite, grâce à la bienveillance de mon éditrice. Merci à elle, de m'avoir fait confiance, et merci à vous, lecteurs, de votre curiosité !

Personnage

La Ville : une femme pulpeuse, aux formes voluptueuses. Elle porte une longue robe de déesse grecque, sans manches. Des feuilles, branches et fleurs enserrant ses bras, son cou et ses longs cheveux blancs. Elle est pieds nus. Malgré les épreuves qu'elle subira tout au long de la pièce, sa démarche demeurera gracieuse et légère.

Acte I

(Un sol jonché de pierres, de ruines, de fleurs fanées, de poussière. La Ville entre au milieu de ce chaos, calme. Elle marche avec une extrême grâce, semblant presque flotter. Une fine brise fait ondoyer sa chevelure.)

LA VILLE

Demain, à l'aube du second millénaire, je fêterai mes huit cents ans.

Toutes ces années à croître sous la main des hommes, à m'avilir ou me magnifier sous leurs gestes, leurs paroles.

Toutes ces époques traversées avec leurs coutumes et leurs croyances.

Et en moi, une ultime conviction qui survit : rien ni personne, jamais, ne pourra égaler en mon cœur celui qui un jour me créa.

En ce temps, dans cette contrée exilée perdue au cœur de la jungle de Bonctoulou, les humains vivaient dans la peur constante de leur environnement et des autres. Ils dormaient dans des cabanes de fortune construites au sommet des arbres les plus robustes, se nourrissaient des racines et des animaux qu'ils parvenaient à capturer, se divertissaient en écoutant le doux chant de la nature...

Mais cette ébauche de vie ne les protégeait pas des dangers permanents guettant avec avidité la moindre de leur inattention.

Une bête sauvage, une plante inconnue, un orage, le malheur se cachait à l'ombre de la moindre parcelle de nature. Épuisés par la

méfiance tapie derrière leurs rares sourires, les hommes finissaient par douter d'eux-mêmes, par se battre, se torturer, s'entretuer.

Alors que le chaos semblait de plus en plus étouffant, mon père eut un sursaut d'humanité qui les sauva. Ou du moins, qui faillit les sauver.

Il fallait ériger des murailles, des toits, des portes contre le danger.

Bâtir une véritable forteresse avec leurs vieilles faiblesses.

Raviver la confiance et l'entraide que les hommes avaient connues autrefois.

Partager les fardeaux de la vie pour récolter les étincelles réconfortantes de son bonheur.

Ensemble, ils s'attelèrent donc à la tâche colossale d'enfanter celle qui, plus tard, deviendrait leur mère...

(Un temps. Le décor semble s'animer, les pierres s'assembler. La lumière se fait plus vive, plus joyeuse, tandis que la Ville reprend lentement la parole.)

LA VILLE

N'être rien puis naître de rien.

Pierre après pierre, ma silhouette se formait.

Branche après branche, mon corps se forgeait.

Nuage après nuage, mes muscles, mes os se fortifiaient.

Leurs mains affairées insufflaient doucement la vie dans mes veines. Leur volonté sans faille façonnait mon âme à l'image de l'espoir qui renaît.

Enfin, je fus achevée.

On me nomma « Matera ».

Dès lors, je n'eus de cesse de veiller sur la sérénité durement gagnée de ceux que j'aimais déjà comme mes enfants. Pendant de nombreuses années, nous connûmes un calme digne des divinités.

On me choyait, peignant ma chevelure d'herbe et de feuilles verdoyantes, nettoyant avec soin mes multiples artères, ornant

mes membres de mille fleurs et parures en tout genre. La Nature, les Humains, Moi, cette Trinité que nous incarnions symbolisait un petit coin d'éternité terrestre.

(Un temps. Imperceptiblement, la lumière baisse et le décor se déconstruit de nouveau jusqu'à la fin de l'acte I.)

LA VILLE

Bientôt cependant, les faiblesses de l'humanité vinrent durement nous rappeler notre insupportable fragilité.

La vieillesse rattrapait mes créateurs.

La mort, un à un, les emportait. Quand mon père s'éteignit à son tour, le ciel pleura un mois entier avec ses frères.

Et lorsque le dernier à m'avoir façonné expira, la douce période de l'insouciance disparut à jamais.

Les descendants des morts, inconscients du lien sacré qui nous unissait tous, piétinaient lentement la pureté de notre Eden. Le temps s'envolait et avec lui, le respect, l'amour que l'on se portait, que l'on me portait.

Je ne pouvais qu'observer, impuissante, le Malheur se réincarner dans les cœurs de ceux que j'avais échoué à protéger. La Nature elle-même baissait les bras. Je voyais la boue salir insolemment les pavés de ma peau et l'herbe de ma chevelure. Souvent, la brutalité de mes fils m'arrachait un cri de douleur silencieux lorsqu'ils blessaient mon corps de pierres. Les années passaient, abandonnant la création pour se diriger vers la destruction. En mon ventre, mes embryons se livraient à une guerre sans merci contre eux-mêmes. Au nom de l'utilité, ils saccageaient les uns après les autres les grains de ma beauté pour m'infliger des cicatrices. Au nom du temps qui passe, ils enflammaient mes muscles si patiemment sculptés. Au nom de la modernité, ils déformaient mon candide visage.

Douleur d'être la mère de tant d'êtres humains devenus des robots.

Douleur de vivre dans cette solitude désormais constante.

Douleur de voir naître des enfants déjà perdus avant leurs premiers mots, de laisser s'envoler les autres semblant si chétifs malgré leur violence.

Mais par-dessus tout, douleur de devoir contempler, dans mon insupportable inertie, la lente avancée vers la peur et la méfiance perpétuelles de l'environnement et des autres.

Mais comment en sortir ? Le malheur s'est glissé au sein de mes murailles, et mes anticorps sont tombés depuis longtemps...

Au cœur de cette nuit sans fin, des échos de paradis éclairent cependant mes veines. Des hommes, dont la pureté n'a pas encore été entachée, naviguent en mon sang afin de lui redonner des couleurs. À tâtons, ils recousent mes entailles avec leur douceur, nettoient mes plaies avec de nouvelles pierres, confectionnent des espaces pour renouer avec la Nature, vibrent à l'unisson du passé lointain qu'ils tentent de ranimer.

Ils déposent des fleurs sur les tombes de l'espoir pour qu'il puisse, tel un phénix, renaître de ses cendres.

Ils vont, avec l'humilité des sauveurs, libérer mon âme de sa noirceur.

Acte II

(Chaos sur la scène. Le décor s'est encore dégradé, évoquant une fin du monde. La Ville a perdu un peu de sa superbe, elle est ébouriffée, certaines fleurs pendent misérablement sur ses bras. Malgré tout, la grâce imprègne encore ses mouvements.)

LA VILLE

Le temps, inlassablement, suit son cours. Le Bien et le Mal se livrant un combat sans merci dans mon estomac me donnent la nausée, mais je tiens bon.

Pour le souvenir d'une époque oubliée, cette frêle Eurydice qu'ils ont abandonnée aux Enfers.

Pour ces sauveurs invisibles et silencieux.

Pour Lui.

(On peut imaginer un jeu d'ombres, une silhouette d'homme apparaissant progressivement derrière la Ville, grandissant doucement. Chacun de ses gestes est terriblement lent.)

Voilà une semaine qu'il est apparu.

À l'instant où son ombre a caressé mes murailles, je l'ai reconnu.

Parmi le flot angoissé des passants, un pas, soudain, attirait mon oreille. Moins pressé, foulant ma peau avec une douceur inégalée.

Comme si ses pieds retrouvaient une vieille empreinte qui attendait leur retour.

Le Descendant.

Mon frère, plus que tout autre, né du même amour, du même père que moi.

Ou plutôt, un rappel de ce père tant aimé, comme un murmure traversant mes veines :

« Je ne suis pas mort, je survis dans le sang de ces hommes qui enfantent, année après année, l'espoir incarné en des corps qui me ressemblent de moins en moins, et qui pourtant sont moi plus que jamais... ».

Une étoile dans un corps rayonnant, que je n'ai cessé, dès lors, de suivre des yeux.

Je battais des cils pour rafraîchir ses songes, j'humectais mes lèvres pour laver son passé souillé, je retenais mon souffle pour ne pas déranger cette énergie nouvelle que je sentais poindre en lui.

Il rassemblait ses forces avant l'ultime bataille.

Enfin, le changement s'amorça.

Il y a quelques heures, au cœur d'une nuit blême, alors que chacun dormait d'un sommeil agité, j'ai senti ce pas désormais familier parcourir mes hanches puis se poser au creux de mes reins.

J'ai perçu sa respiration allant au rythme du vent, j'ai cherché son corps allongé sur moi, frêle et inconsciemment si puissant.

J'ai frémi sous ses caresses, comme une femme.

Si vivante soudain pour une condamnée à la paralysie éternelle...

J'ai entendu sa plainte déchirante traverser la nuit et faire écho aux hurlements des pierres détruites, aux gémissements des pavés arrachés, aux halètements des herbes brûlées.

Cette douleur qu'on partage face au désastre que les siens ont créé.

J'ai bu ses larmes de honte, lui donnant plus encore de hargne pour triompher de cette obscurité sans fin.

Alors,

Quand sa prière silencieuse lui apporta la force,

Quand il prit conscience de son pouvoir,

Quand il ne fit plus qu'un avec le ciel,

Il se mit à genoux,
Posa la paume de ses mains sur ma peau,
Appuya de toute son âme,
Crispant ses traits sous la concentration.
Une vague d'énergie déferla violemment en moi.
Une onde extraordinaire, illuminant les fleurs qui renaissaient
sous cet assaut, réveillant les hommes qui sortaient, hagards,
éclairés par cette lune solaire rayonnante, envoûtés par la
puissance de ce courant qui les submergeait eux aussi.
Et l'encre tachant les cœurs, comme par miracle, commença à
s'effacer. L'odeur âcre du désespoir, comme par enchantement, se
parfuma d'amour.
L'atmosphère lourde de haine, comme par magie, s'alléga...
Quand cet émerveillement eut ébloui mon être, l'elfe du Bien
s'écroula, à bout de force, et s'endormit paisiblement, accompagné
par les chants naissant d'un peuple à nouveau uni.
Une nouvelle ère commençait : celle d'un bonheur fragile mais
courageux, averti par sa fidèle compagne : l'expérience.

De la même auteure

La Vie est faite de feu et de silence, éditions Ex Aequo, 2022

Dans la même collection

- Le Manteau d'Élisée*, Joël Mansa, 2021
Imprimé déprimé, Claire Poirson, 2021
Laiôs roi, Simon Lecomte, 2021
Papa n'a pas voulu... et maman non plus, Jean-Philippe Teytaut, 2021
Souffle ma flamme, Florent Lucéa, 2021
L'Héritier, Ester Mann et Levon Minasian, 2022
Une nuit de rêves, Frédéric Bessat, 2022
Les Rats, Jean Pierre Pelaez, 2022
Pense à ceux qui n'ont pas d'âme sœur, Léonor Baumann, 2022
L'Erreur, Olivier Magendie, 2022
Cent morts sinon rien, Ange Lise, 2022
Le Carton, Thierry Y. Alves, 2022
Les Nuits de Georges de La Tour, Barbara Lecompte, 2022
La Malédiction de Laiôs, Simon Lecomte, 2022
Le Sacre, Barbara Lecompte, 2022
Bon anniversaire Molière !, anthologie, 2022
Merde !, Claire Poirson, 2022
La Vie est faite de feu et de silence, Océane Deruaz, 2022
Les Anges déchus ne reviendront pas pour toi, Laëtitia Cury, 2022
Momo, Éric Marty, 2023

Cet ouvrage a été mis en page par Ex Aequo.

Océane Deruaz
Dans la peau d'une ville
Tragédie

ISBN : 979-10-388-0596-5

Collection : Entr'Actes

ISSN : 2109-8697

Dépôt légal : mars 2023

© couverture Ex Æquo

©2023 Tous droits de reproduction, d'adaptation et de
traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays
Toute modification interdite

Éditions Ex Æquo
6 rue des Sybilles
88370 Plombières Les Bains
www.editions-exaequo.com

Ce livre a été imprimé en France par l'imprimerie ICN à Orthez
(64300) sur des papiers français et dans le respect des règles
environnementales.



Après des années à alterner entre théâtre et littérature, Océane est diplômée d'un master de création éditoriale en 2018. Aujourd'hui, elle travaille en tant qu'éditrice de livres jeunesse près de Clermont-Ferrand et elle a décidé d'allier ses deux passions en publiant des pièces de théâtre.

Dans cette courte pièce au personnage unique, c'est une ville, Matera, qui s'adresse à nous. Par le biais d'un monologue empli de nombreux rebondissements et variations émotionnelles, elle raconte la lutte incessante des Hommes vivant en son sein.

L'humanité a, depuis son apparition, montré deux visages : le premier, bienveillant et altruiste, s'ouvrant aux autres et refusant la violence injustifiée ; le second, bien plus sombre, pétri de peurs, enfermé dans son égoïsme et sa haine. Entre les pages de ce livre, l'éternel combat intérieur que mène chacun d'entre nous est lentement dévoilé, créant un sentiment dérangeant de vérité et de désespoir.

Comment faire en sorte que la terrible dualité qui sommeille en nous ne nous fasse sombrer dans l'obscurité ? Les Hommes de Matera vont-ils parvenir à mener ce combat universel ou vont-ils céder, eux aussi ?

À travers le regard d'un personnage qui se veut impartial car impuissant observateur, cette pièce propose aux spectateurs une critique acérée des Hommes et de la société moderne.

Tragédie à 1 personnage

1 lieu

4 actes

Durée estimée : 30 mn

Isbn : 979-10-388-0596-5



Prix : 6 euros

www.editions-exaequo.com